

**À propos du texte de J. Nassif : Un nouveau rêve typique.  
Guy Ciblac**

J'ai donc lu "*Un nouveau rêve typique*" à mon retour de vacances romaines qui avaient apporté le décalage utile par rapport à ces tracasseries qu'une surenchère du quotidien rendent encombrantes. Mais qui dit retour, affiche déjà le temps des retrouvailles. Parmi cela la confirmation que se développent des consultations par e mail qui ne se privent pas le luxe de se proposer comme des analyses. Nous voici aux prises avec des situations où l'exigence qu'il peut y avoir à ciseler avec précision l'appareil de la psychanalyse semble n'être plus guère inscrit au registre de ce qui fonderait un certain engagement éthique reposant sur le continuum qui noue théorie et pratique.

Si je reste sur l'impression de cette lecture qui a eu le mérite de me replacer dans mes étrières, le tamisage en retient l'insistance qui s'y lit à ne plus concevoir la psychanalyse autrement que dans la structure de son propre appareil jusqu'à faire du rêve un produit de cet appareil. J'y souscris volontiers. Mais au pas à pas, je retrouve mes propres nécessités qui vont à accentuer le sens qui s'y trouve soutenu.

Tout, ici, tient au poids que nous accordons à la référence qui nous anime et je peux porter le plus grand crédit à cette affirmation selon laquelle « l'existence de tels rêves suppose une théorie du sujet qui ne soit plus solipsiste, mais nécessairement articulé à une dimension de l'Autre auquel il s'adresse ». Ce que je vais développer sur les termes de sujet et d'Autre va venir composer le tissu même de la structure architectonique de ce que je vais repérer comme définissant l'appareil de la psychanalyse. Si je pose comme étant de la nature du sujet qu'il ne puisse se soutenir comme entité individualisable, cernée et constituée, si j'attribue à l'Autre la valeur d'une équivalence à l'ensemble vide et à la logique qu'il implique, je vais sans nul doute indexer l'adresse d'une destinée qui va en réduire la trop facile imaginarisation et provoquer l'exigence d'une dissymétrie entre deux pôles non obligatoirement recouverts par les supposés analysant et analyste. Ce faisant, je partage l'idée « qu'un rêve est fait pour être raconté en analyse » ; si j'ajoute que la structure de l'appareil de l'analyse n'est pas créé par la situation analytique mais, bien, que cette dernière lui permet une expression par ailleurs voilée, voilà de quoi introduire la suite de ma lecture.

Mais auparavant, il me faut, de façon lapidaire, avancer deux ou trois précisions. Ne peut-on pas admettre que toute perception liée à une quelconque sensorialité est perception par la découpe qu'elle opère dans un tissu dont le réel est d'une bien plus vaste complexité que les parts indexées par la différence, que cette perception nourrit un processus par lequel la prise de conscience élabore une exclusion, que cette exclusion, si elle fonde les marques attributives d'une reconnaissance moïque, n'en rend pas moins le lieu d'où elle s'origine comme celui d'une subjectivité à la fois impensable et réduite, au pire au trou dont l'imaginaire tire sa frayeur, et au mieux au point-trou dont certaines approches topologiques peuvent soutenir la percutante nécessité ? Que l'on puisse supposer une échelle de gradation dans ce processus que viendrait chapeauter la vue peut éclairer sur le symptôme fondateur de notre culture où se mesure le degré d'achèvement dans le discours dont se justifie la science. Enfin si nous poussons cela d'un cran, nous voici avec un système dont les inscriptions vont à leur tour se faire discriminatrices de toutes nouvelles traces qui surgissent. Le corollaire de ceci est que tout symptôme (du fait de mémoire au

rêve) est l'acte même de cette alchimie qui traite ses propres produits à chaque instant comme des éléments nouveaux dont l'écriture est en train de se réaliser.

Comment, dès lors, penser l'adresse, si la seule dynamique est celle cherchant à résoudre l'énigme d'une origine, soit par la tentative d'en préciser ses bords, soit par la volonté d'en constituer une réalisation sous les traits d'un objet de substitution ? Le désir que ce mouvement révèle ne peut-il se déprendre par conséquent de cet habillage que le sens vient lui offrir et ce d'autant plus que ce sens viendrait à se produire comme issu d'une levée de refoulement ? Me voici avec un appareil de la psychanalyse qui ne rencontre plus deux individualités mais deux élans dont le style du rapport que chacun entretient avec ce lieu d'adresse va déterminer les places qui peuvent ne plus s'opposer au possible d'une analyse.

Nous pouvons suivre les remarques judicieuses de Freud et nous arrêter au *hinein*.

Comment aborder la question du symbole d'une façon qui effectivement ne s'épuiserait pas dans le signe ? Le mot de "pacte secret", scellé dans "une cérémonie", n'est pas celui qui me serait venu. S'il insiste sur l'aspect d'initiation par lequel vient à être fondée la place subjective, la métaphore que nous apporte l'étymologie laisse vive l'idée d'une congruence idéale entre les deux morceaux. Mais, dans la dynamique qui me paraît fonder la dimension subjective comme énigme d'une absence produite, nul objet, mot ou signe ne peut être ce sujet ; au mieux, ils viennent en représenter l'incidence. Le rôle des premiers liens offre à la fonction maternelle cette tâche incommode d'à la fois fournir la transmission d'un code mais aussi d'assurer l'articulation de la fonction de représentation de chaque élément de la signifiante. C'est ma manière de souligner que la métaphore suppose deux éléments dont chacun a valeur de représenter la quête de son porteur. On pourrait y remarquer que, même dans le temps des retrouvailles, les deux pièces n'en demeurent pas moins séparées, offrant, dans la transformation d'un bord en trait de brisure, le lieu de cet espace de subjectivité mêlée. Cela dit, je suis tout à fait d'accord pour vous suivre en considérant qu'il s'agit là de ce qui se met en jeu dans l'analyse, ou plutôt de ce que "l'appareil de la psychanalyse" permet de saisir, alors même que cette dynamique ne serait pas exclusivement pensée comme un coup inaugural mais qu'elle serait saisie au cœur d'une articulation de sa logique pulsionnelle dont la mort

seule réduit la dimension dyadique. Ainsi le temps zéro, échappé du comptage, ne s'offre-t-il plus que comme marque du balancier de la présence-absence ou comme support d'une répétition dont le comptage n'est jamais que celui d'une rencontre renouvelée avec le toujours là.

Le rêve ainsi, s'il s'adresse à ce lieu où il peut rencontrer ses propres clés de cryptage, pourra nous apparaître comme porteur d'une fabrique de sens dans le feuilletage des instances psychiques qu'il transmute, mais nous admettrons en le soulignant qu'il est avant tout "le prototype du symptôme" et ceci est un élément de rencontre avec ce que j'ai essayé d'évoquer dans *L'énigme du réveil*. En effet, point de rêve qui ne soit du temps de la veille et si nous en considérons le temps de fabrique, nous sommes au cœur des forges du symptôme. Voilà de quoi insister sur le fait que l'analyste n'y est pour rien et que c'est bien dans cet *hinein* qu'il sera interpellé comme ayant à soutenir une mise qui ne soit pas de fuite dans la construction symptomatique qu'il a permise. Je vous cite : « l'unique solution qui se présente consiste à dire que l'appareil destiné à recueillir de telles pensées n'est autre que celui que forment l'analysant et son analyste, à partir du moment où ils nouent, dans la situation analytique, le couple qui est censé en alimenter le fonctionnement. » Cela doit-il produire la conséquence d'une langue secrète ?

Prenons-la comme une introduction au type de rêve que vous isolez et mettez en parallèle avec les rêves de nudité. Le secret ne se conçoit entre deux personnes que vis à vis d'un tiers ou plus largement vis à vis de l'ensemble extérieur qui dès lors constitue le lieu de l'altérité. Le secret,

ainsi, pourrait être perçu comme une tentative d'annuler le séparable que l'altérité impose, et ce dans un dédoublement que l'identique tente de soutenir. Mais au fond cette illusion a peut-être l'effet d'animer le déplacement de cet impossible sous les formes d'un tiers gênant ou d'une inhibition appliquée au possible de la cure elle-même. Alors, et ici je ne peux pas souligner chacune des avancées du texte qui, petit à petit, construisent l'exergue, alors, donc, ce que porte le rêve, dans ses incandescences les plus vives, serait bien le couple (dans ses acceptations les plus complètes). Il est important à ce stade de noter l'éclairage que la remarque sur le transfert introduit : « Les opérations de transfert présentent une structure identique à ce que Freud décrit comme étant "l'élaboration secondaire" ». Je laisse de côté la question du contexte temporel (autre véritable sujet de réflexion sur la valeur induite par les processus d'historisation) pour suivre et considérer, de façon ici sommaire, qu'il n'y aurait pas un rêve, remanié secondairement, mais que les processus dits secondaires sont bel et bien intégrés comme nécessité de fabrique du produit rêve. Tout comme le second système psychique n'est second que par convenance de rationalité. Là où notre différence peut se marquer, c'est que vous insistez sur l'arrachage d'un contenu à son contexte temporel alors que, de mon côté, mon insistance va plutôt à souligner que ce qui s'arrache dans le processus de conscience c'est l'entité qui aboutit au "se penser". S'arracher comme une fusée qui dès lors nous offre le spectacle du là où c'était, mais ces métaphores gardent un peu trop le goût d'une équivalence entre sujet et personne, équivalence dont nous savons qu'elle alimente bien ce qui anime le débat actuel et dont la séduction opère jusque dans nos rangs. Reste à en formuler une expression topologique plus solide... et ce n'est pas une mince affaire.

Vous comprenez que votre développement sur l'exil, son rapprochement avec la situation

analytique, viennent tout naturellement activer mon intérêt. Tout comme le suscite la page ultime du texte, à ceci près que je ne puis attribuer la fonction de langue à un système replié sur une dualité. Mais si nous nous échappons du “secret” pour souligner que ce qui se trouve ainsi révélé par le jeu de l’appareil de la psychanalyse c’est l’expérience que la marque subjective n’a pour instance que l’actuel et que toute tentative de l’historiser dans une recomposition qui permettrait de la reconnaître n’est pas autre chose que la symptomatisation de son impossible, alors nous pouvons comprendre que cela puisse tenir du secret (au sens peut-être du se crée) et que l’intransmissible y trouve son évidence.

Voilà bien ma lecture du moment. Elle me laisse avec le sentiment qu’il y a là le socle de ce qui peut alimenter un vrai débat non seulement sur la question des psychothérapies mais aussi sur ce que la passe met en œuvre dans ses effets de reprise et de retournement du nouage qu’opère ce que nous appellerons maintenant “l’appareil de la psychanalyse”. De quoi enrichir la réunion de Barcelone.